

terrains de chasse de prédilection sont les étalages des « *Curios* » ou « *Souvenirs* », où, armés de billets verts, ils pistent le bibelot exotique qui, du haut du guéridon du vestibule, attestera, pour les générations futures, de leur atavique médiocrité (1).

**François Constantin**

(1) Il serait bon de relire (et pas seulement de regarder les images) sur ces problèmes :

— ARHEM (K.) *Pastoral Man in the Garden of Eden. The Maasai of the Ngorongoro Conversion Area, Tanzania*, Uppsala, SIAS, 1985.

— MAVENEKA (L.) ed. « Noah, Noah, where are you now » (Cover Story), *Southern African Economist*, 1 (3), 6-7/1988.

— PARKER (I.), AMIN (M.) *Ivory Crisis*, Londres, Chatto & Windus, 1983.

— PENNY (M.) *Rhinos, endangered Species*, Londres, Christopher Helm, 1987.

— ROSS (K.) *Okavango, Jewel of the Kalahari*, Londres, BBC Books, 1987.

— YEAGER (R.), MILLER (N.M.) *Wild-life, Wild Death. Land Use and Survival in Eastern Africa*, Albany, SUNY Press, 1986.

## Les études africaines en République fédérale d'Allemagne

**A** PRÈS celui de Christian Coulon sur l'Espagne, cet article traitant de l'Allemagne fédérale est la poursuite de la série d'études que Politique africaine entend consacrer aux recherches africanistes dans les pays où celles-ci, pour diverses raisons, sont peu développées ou mal connues à l'extérieur. Au gré des circonstances et des rencontres, notre revue souhaite ainsi contribuer à la connaissance de travaux et de problématiques qui méritent d'être mieux connus par la communauté africaniste.

De tous les pays de l'Europe de l'Ouest, l'Allemagne fédérale est peut-être celui où l'on a le plus de difficultés à se faire une idée relativement précise des recherches africanistes qui y ont cours. Réelle, la barrière que constitue la langue n'explique pas tout. Le problème tient sans doute davantage au manque de « visibilité » de ces recherches d'une part, et, d'autre part, à la dispersion des structures qui s'intéressent à l'Afrique d'un point de vue scientifique. Quoi qu'il en soit, prévaut l'impression que l'africanisme (?) allemand est en crise. Les facteurs qui y concourent sont nombreux.

Sur un plan de politique générale, l'Afrique est d'un intérêt relativement mineur pour la diplomatie allemande. A l'inverse de ce qui s'est passé en France, la colonisation allemande — beaucoup plus limitée dans le temps et dans l'espace que la française ou la britannique — n'a pas engendré un intérêt scientifique soutenu pour l'Afrique noire (1). Une exception est toutefois à faire en ce qui con-

(1) Que cet intérêt ait, en France et en Grande-Bretagne, suivi parfois des desseins politiques et idéologiques est incontestable, mais cela ne change rien à la question qui nous préoccupe ici.

cerne la linguistique ; nous y reviendrons. Aujourd'hui, en dépit d'un effort culturel, par le biais notamment des instituts Goethe, l'Afrique occupe encore une position assez marginale dans la politique extérieure de la RFA.

Cette marginalité se reflète dans le champ scientifique. En Allemagne, l'africanisme jouit d'une légitimité scientifique encore plus faible qu'en France, surtout dans le domaine de la science politique. Non seulement est-il dévalorisant de s'affirmer africaniste, mais en plus, une telle spécialisation, très aléatoire compte tenu du poids de la tradition universitaire allemande, débouche très souvent sur une voie de garage, avec tous les problèmes d'ordre professionnel que l'on imagine. Pour pouvoir s'intéresser légitimement à l'Afrique, il faut donc faire preuve, au préalable, d'une compétence scientifique « généraliste » et travailler prioritairement sur les systèmes politiques occidentaux, le fédéralisme allemand, l'Europe ou les démocraties populaires. Alors, accessoirement, on peut faire de l'africanisme...

Pourtant, des structures qui s'intéressent à l'Afrique, il en existe ; elles sont cependant, sinon nombreuses, du moins très éparpillées. L'éclatement est une des conséquences de la structure fédérale de l'État. Étant libre dans une assez grande mesure de sa politique scientifique, chaque Land dispose, dans le cadre universitaire, d'une « ouverture » sur l'Afrique ; mais, compte tenu de la faiblesse des effectifs mobilisables, il en résulte une dispersion des potentialités dommageable à un réel développement de l'africanisme. La conséquence en est que chaque université, ou presque, a « son » africaniste (ou présumé tel) mais qu'il n'y

a pas (hormis le cas de Bayreuth dont nous reparlerons) un pôle universitaire africaniste et, à plus forte raison, une coordination des recherches entreprises.

Parallèlement aux structures universitaires, il existe des organismes, en nombre élevé, orientés totalement ou partiellement sur l'Afrique noire. Dans le premier cas, il convient de ranger l'*Institut für Afrika-Kunde* (Institut d'études africaines), fondation publique relevant de la double tutelle du gouvernement fédéral et de l'État de Hambourg et liée au ministère fédéral des Affaires étrangères. Seule fondation allemande travaillant sur l'Afrique noire selon une approche d'*Area Studies*, l'*Institut für Afrika-Kunde* est l'un des nombreux départements qui forment l'imposant Institut d'Outre-Mer (*übersee Institut*), organisme doté de moyens assez considérables et qui, outre l'Afrique noire, s'intéresse de très près au Maghreb par le biais du *Deutsches Orient-Institut*. A mi-chemin entre le public et le privé figurent ensuite les quatre fondations émanant des quatre grands partis politiques allemands (en attendant la cinquième, celle des Verts, en cours de création). Leur but est de promouvoir le rayonnement international du parti et, dans cette perspective, elles disposent d'un département de recherche et de publications dont l'Afrique n'est pas absente, même si elle n'est pas prioritaire. Relevant enfin totalement du privé, il y a les instituts de prospective. Très liés aux milieux d'affaires, ils s'essayent, à la demande, aux analyses de conjoncture et donc, occasionnellement, travaillent sur l'Afrique.

Pour en revenir au domaine universitaire qui nous intéresse ici, force est de reconnaître, à la lumière de ce qui précède, que

l'africanisme y est réduit à la portion congrue. Dans des universités renommées (Hambourg, Hanovre), son existence se limite à une chaire d'histoire ; en ce qui concerne la science politique, une mention spéciale doit être décernée à l'Université libre de Berlin qui dispose d'une section à vocation africaniste longtemps animée par Franz Ansprenger, connu pour ses travaux sur l'Afrique francophone, mais les moyens dont celle-ci est dotée sont nettement insuffisants pour lui permettre de se développer vraiment ; à l'Institut d'études politiques de Heidelberg (la plus ancienne université allemande), c'est un enseignant, par ailleurs spécialiste de l'Europe de l'Est avant tout, qui trouve le temps de travailler sur la vie politique en Afrique francophone.

Cette situation s'est par ailleurs aggravée ces dernières années. La RFA aussi connaît la disette budgétaire. Les universités en pâttissent, l'africanisme étant encore moins prioritaire. Au cruel manque de postes s'ajoute la faiblesse des moyens nécessaires à la recherche. Les travaux de terrain se font rares et plus difficiles. Mais, plus grave encore, mettre en œuvre des recherches collectives se transforme en un exercice (très) périlleux. Les initiatives, quand elles existent, sont le plus souvent individuelles.

A cela correspond une égale désaffection des étudiants. N'offrant pas de débouchés, l'africanisme n'est guère attrayant pour eux. D'autant que l'Afrique ne les fait plus rêver : dans les années soixante, soixante-dix, l'expérience tanzanienne, associée à l'espoir d'un socialisme villageois, avait fait naître parmi eux un élan pour l'Afrique ; aujourd'hui... (2).

Le pessimisme de ce tableau est heureusement tempéré par l'activité

africaniste qui se développe à l'université de Bayreuth, l'une des plus jeunes d'Allemagne, puisque fondée au début des années soixante-dix, par souci d'équilibre régional. Dynamique, novatrice, l'équipe d'enseignants-chercheurs qui s'y est constituée s'affirme comme le pôle africaniste en RFA. Les moyens dont elle dispose pour cela sont importants : deux chaires d'anthropologie africaine, une chaire d'histoire, une autre sur l'islam, sans compter la chaire de littérature romane du professeur Riesz, dans le cadre de laquelle celui-ci s'intéresse de très près aux littératures africaines. La vocation africaniste de Bayreuth s'est renforcée grâce au soutien massif que la DFG (l'équivalent allemand du CNRS) apporte à son important projet de recherche sur le thème de l'identité en Afrique, projet étalé sur quinze ans et doté d'un budget extrêmement important (3). Bayreuth s'enorgueillit en outre d'accueillir une Maison de l'Afrique, lieu de rencontres et d'exposition permanent ; elle est enfin liée par des accords de coopération avec plusieurs universités africaines et entretient des échanges suivis avec plusieurs d'entre elles au Nigeria. C'est l'université où l'articulation entre l'enseignement et la recherche africanistes est la plus évidente.

La jeunesse de l'université de Bayreuth fait sa force ; grâce à elle, la recherche africaniste s'est affranchie des tendances, disons classiques, qui dominaient l'africanisme

(2) Lire ce que dit à ce sujet F. Ansprenger, in « Bilan der politikwissenschaftlichen Regionalforschung. Afrika. Utopia oder Abstellgleis der politischen Wissenschaft ? » PVS, Sonderheft 16/1985. Texte aimablement traduit par Véronique Dimier.

(3) Environ 2 millions de DM annuellement, selon le professeur Riesz.

allemand. A Bayreuth, on fait beaucoup de linguistique africaine, mais dans une perspective théorique qui n'a plus rien à voir avec celle du début du siècle. On peut parler à ce propos d'une véritable rupture épistémologique. Le problème est désormais abordé de façon pluridisciplinaire, dans le cadre, précisément, du programme sur l'identité : celle-ci est envisagée dans un sens dynamique et pluriel, évitant toute réification. L'étude de la linguistique y est associée à celles de l'histoire, de l'économie, de la religion et de l'anthropologie, le tout visant à formuler une théorie générale de l'identité en Afrique.

L'un des plus importants centres européens d'étude des littératures africaines et caribéennes, Bayreuth souffre malgré tout d'une lacune : celle de la science politique « africaniste ». Cela est d'autant plus regrettable que nulle part ailleurs, il n'y a une telle concentration de ressources humaines et matérielles au service de la recherche africaniste. L'absence de la science politique à Bayreuth souligne d'ailleurs la précarité de la discipline Outre-Rhin. Historiquement, l'africanisme allemand s'est développée autour de la linguistique, discipline longtemps très en vogue, largement enseignée (à Hambourg, Francfort, Cologne) et à laquelle l'appellation d'« africanisme » était annexée. Les années d'après-guerre puis les indépendances africaines ont entraîné un déclin relatif de cette tendance, en même temps qu'un développement, relatif aussi, de la sociologie politique appliquée à l'Afrique noire. Actuellement, la science politique « africaniste » en Allemagne s'intéresse aux grands sujets connus : la crise de l'État, les politiques de privatisation, l'ajustement structurel, la démocratie...

Malheureusement, répétons-le, les recherches entreprises ne donnent lieu le plus souvent qu'à des initiatives individuelles, ce qui souligne, à contrario, l'intérêt des activités initiées à Bayreuth.

Cette situation est d'autant plus regrettable qu'il existe un potentiel africaniste, sous la forme de fonds documentaires impressionnants (4). Chaque bibliothèque universitaire, ou presque, s'enrichit d'une littérature de valeur sur l'Afrique noire... souvenir des années de vaches grasses (1960-1975). A l'*Institut für Afrika-Kunde*, ce sont plus de 30 000 volumes qui garnissent les rayons, toutes disciplines confondues. Idem en ce qui concerne le *Deutsches Orient-Institut*. La bibliothèque de l'IEP de Heidelberg ne manque pas d'intérêt non plus, tout comme celle de Bayreuth qui se flatte de posséder sans doute le plus important fonds de littérature africaine. Ceci sans parler des organismes semi-publics ou privés, au premier rang desquels la Société Max Planck pour la recherche scientifique qui a mis en place, à Heidelberg, l'Institut Max Planck de droit public comparé et de droit international, avec une bibliothèque comportant plus de 230 000 volumes, dont une partie se rapporte à l'Afrique noire.

S'ajoute à ce potentiel non négligeable un certain nombre de publications qui témoignent malgré tout d'un intérêt pour l'Afrique. Ainsi, de 1980 à aujourd'hui, ce sont plus de 300 ouvrages de sciences sociales consacrés à l'Afrique subsaharienne qui ont été publiés. Ce dynamisme est accentué par le système universitaire allemand qui

(4) Deux chiffres éloquentes : il y aurait 61 millions de volumes dans les bibliothèques universitaires en RFA, contre 17 millions en France.

prévoit la publication systématique des thèses tant de doctorat (l'équivalent de notre Troisième Cycle) que d'État soutenues, ce dont bénéficient les thèses — rares, il est vrai — traitant de l'Afrique noire. Il y a ensuite les annuaires publiés par l'*Institut für Afrika-Kunde* (sur l'Afrique subsaharienne) et par le *Deutsches Orient-Institut* (dont une partie traite de l'Afrique du Nord). L'*Institut für Afrika-Kunde* publie par ailleurs la célèbre revue tri-annuelle *Afrika Spectrum*, unique dans son genre en RFA, qui comporte assez fréquemment des articles en anglais et, systématiquement, des résumés. Autres publications de cet institut, décidément très dynamique dans le domaine de l'édition, l'*Aktueller Informationsdienst*, recueil de coupures de la presse africaine, très utile, paraissant deux fois par mois ainsi que deux séries de monographies. De

son côté, l'équipe d'africanistes de Bayreuth a longtemps publié un bulletin (*African Studies Series*) dont la parution est aujourd'hui stoppée, en attendant qu'un nouveau titre s'y substitue. Signalons enfin *Internationales Afrikaforum*, recueil de brèves chroniques politiques des États africains publiées par un collectif d'institutions, ainsi que les bulletins émanant des ONG et des organisations caritatives, souvent très actives.

Cette énumération ne doit cependant pas masquer la réalité de la crise qui affecte les études africaines en Allemagne. Les africanistes allemands en sont conscients, qui se sont groupés en une association ; celle-ci tiendra son deuxième congrès en 1989. Sera-t-il l'occasion d'une relance de l'africanisme Outre-Rhin ?

**René Otayek**

## Tabataba, un film malgache

**T**ABATABA, du réalisateur R. Rajaonarivelo, est un film délibérément non tiers-mondiste, qui marque ses distances par rapport à *Ils t'y very*, sorti pour la commémoration des « événements de 1947 ». Financé par le ministère de la Culture malgache, ce premier film avait échappé à son réalisateur pour être monté par L. Amina dans une perspective clairement nationaliste, à Alger. Rajaonarivelo insiste sur le fait qu'il n'entendait pas fournir une version argumentée

d'un soulèvement sanglant (au moins 70 000 morts), et dont l'évocation s'est trouvée censurée jusqu'à la « deuxième indépendance » de Madagascar, en 1972 (1). Il a fait oeuvre de sensibilité.

L'essentiel du dilemme de 1947 est restitué dans l'ouverture du film, avec la visite d'un envoyé du MDRM, parti nationaliste légaliste, fondé en 1946, enraciné très rapidement sur toute l'île. L'homme (complet, chapeau, cartable), est un « étranger au village » qui veut